

STRASBOURG CÉLÈBRE SON RETOUR A LA FRANCE

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.943. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLÉON

Pierre Lafite, fondateur.

20, rue d'Enghien, Paris. — Téléphone : Gut. 0273.

TOUTE PERSONNE QUI

| | | |
|---|--|---|
| le MARDI 10 DÉCEMBRE 1918 | aura vécu 8.054 JOURS EXACTEMENT | et dont HÉLÈNE est le prénom habituel |
|---|--|---|

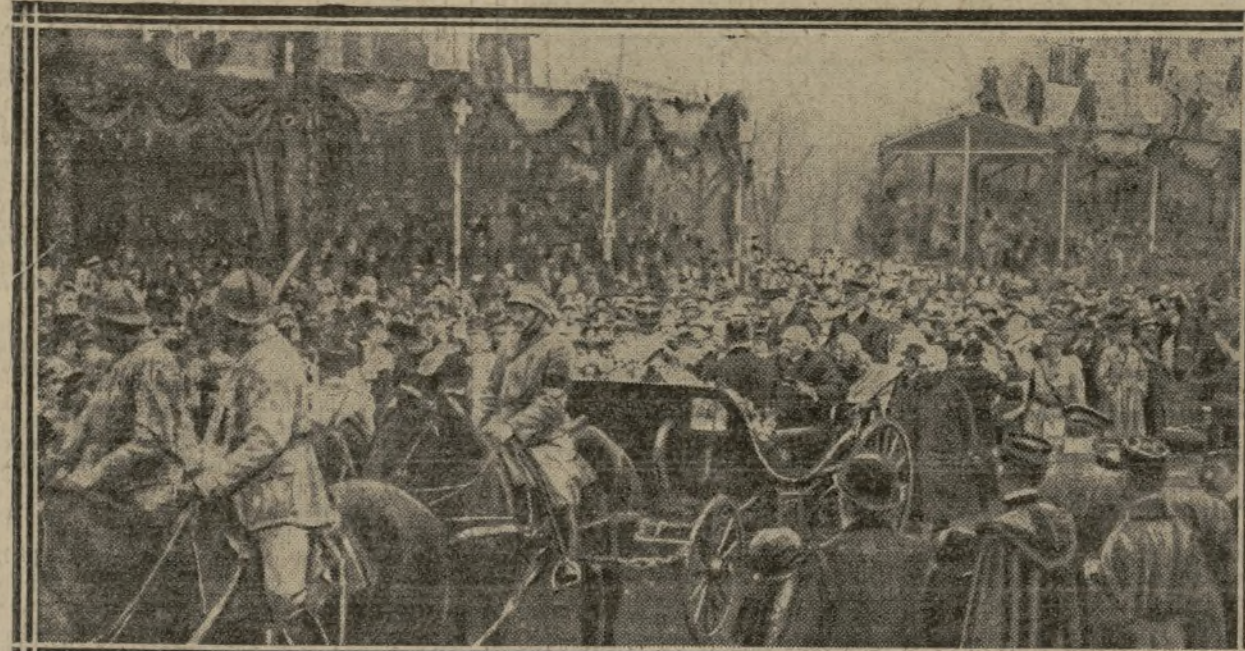
recevra à titre gracieux, un abonnement d'un an à EXCELSIOR et sera intéressée dans nos bénéfices de 1919.

A DÉTACHER ET À CONSERVER

LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE EN LORRAINE

JOURNÉE D'ENTHOUSIASME A METZ

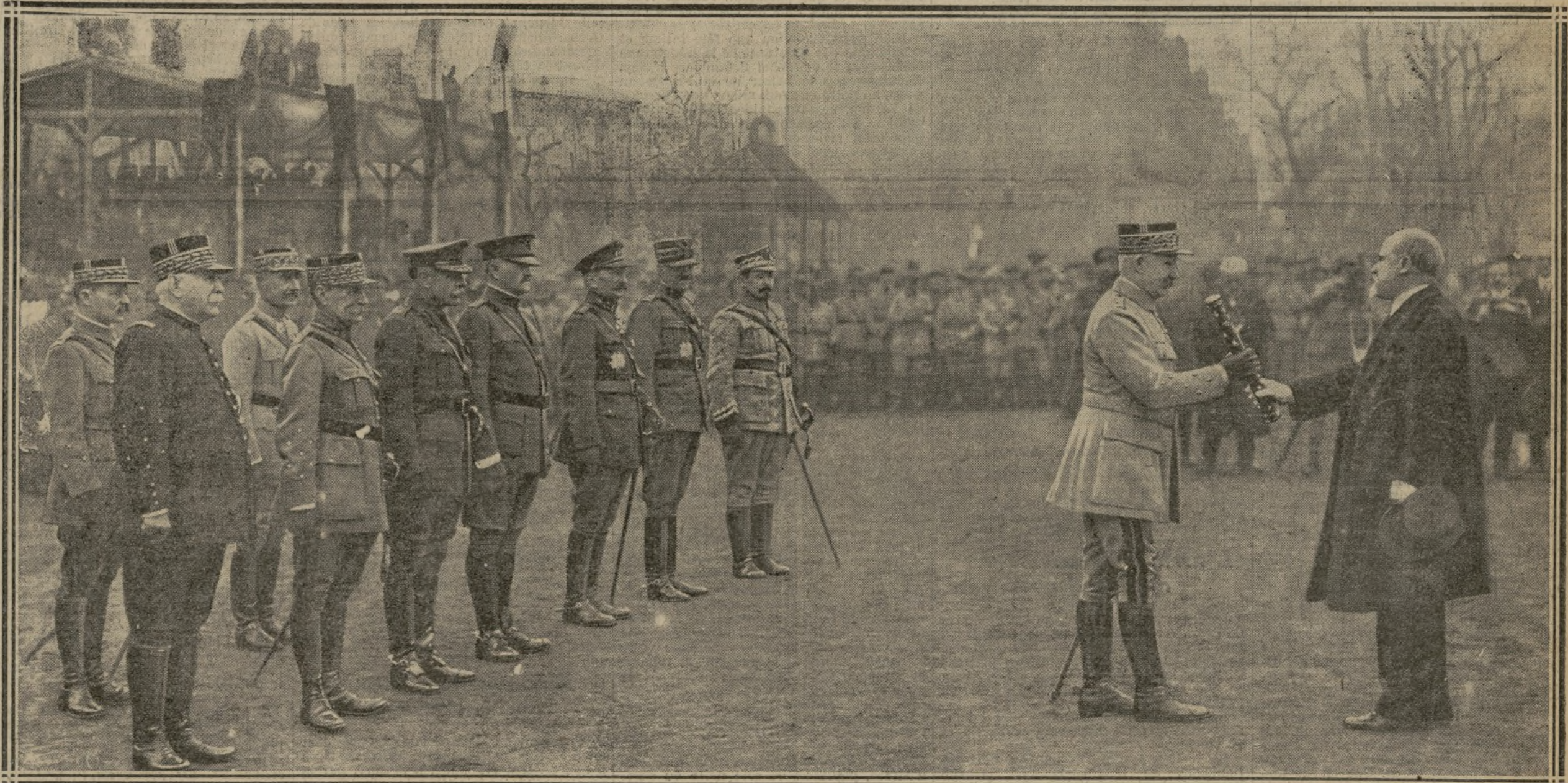
Photographies prises dimanche par l'envoyé spécial d'« Excelsior »



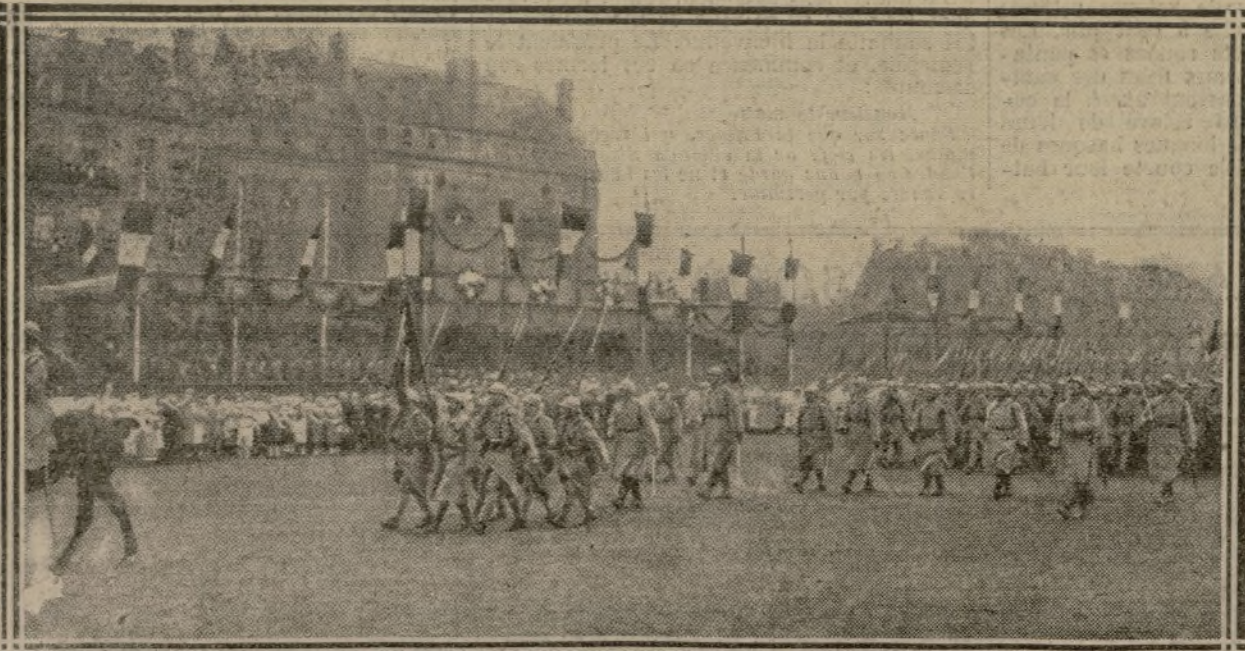
LA FOULE ACCLAME MM. POINCARÉ ET CLEMENCEAU



LA TRIBUNE OFFICIELLE PENDANT LE DÉFILÉ MILITAIRE



EN PRÉSENCE DES COMMANDANTS EN CHEF DES ARMÉES ALLIÉES M. POINCARÉ REMET LE BATON AU MARÉCHAL PÉTAIN



LES TROUPES S'AVANÇENT EN COLONNES DE BATAILLON

Les membres du gouvernement ont fait, dimanche, à Metz une entrée triomphale. Ainsi qu'en témoignent ces photos, le sentiment de la patrie trouva ce jour-là, dans la population, son maximum d'expression. Une des cérémonies les plus émouvantes fut la remise du bâton au maréchal Pétain. Derrière le nouveau maréchal, ses compagnons



LE DÉFILÉ DES DÉLÉGATIONS CIVILES ET DES SOCIÉTÉS

d'armes français et alliés; de gauche à droite : maréchaux Joffre, Foch et Douglas Haig; généraux Pershing; Gillain, chef d'état-major de l'armée belge; Albricci, de l'armée italienne; Haller, de l'armée polonaise. Un peu en arrière, les généraux Weygand, chef d'état-major du maréchal Foch, et Buat, chef d'état-major du maréchal Pétain.

CLEMENCEAU

Souvenirs de Vendée

par M. GUSTAVE GEFFROY

Président de l'Académie Goncourt

Georges Clemenceau est né le 28 septembre 1841, à Moulleuon-an-Pareds, dans le Bocage vendéen, non loin de Fontenay-le-Comte. Moulleuon est un vrai village, de maisons basses, parmi les rochers et la verdure, dans ce fouillis agreste de chemins creux, de champs entourés de haies, de murs de terre ou croissent les arbrisseaux et les arbres qui encadrent les champs. Petits chènes trappus, ormeaux tortillards, frênes au feuillage découpé, charmes aux petites feuilles rudes, aubépines rouges et blanches, églantiers aux pures et simples fleurs, ronces chargées de mûres rouges et noires, ombrageant les fossés au-dessus desquels ils dressent leurs troncs droits ou noueux, leur inextricable fouillis où piquent les mentes, où se glissent les couleuvres. Dans les champs ainsi défendus et ornés, croissent les céréales, le blé et l'orge, l'avoine et le sarrasin, et la pomme de terre et la betterave, et l'herbe drue pâturée par les animaux des étables et des écuries, taureaux et génisses, bœufs et vaches, chevaux, juments, moutons, chèvres, oies, canards et poules. Le pied à peine hors des maisons, le coin de la rue ou de la ruelle à peine tourné, c'est cette campagne vivante de végétaux et d'animaux qui vous accueille. Poussez plus loin, par cette route qui monte, c'est la chaîne basse et pittoresque qui est l'arête de la terre de Vendée, les rochers de Moulleuon, granits et quartz envahis de lianes, de fougères légères, de bruyères vertes et roses. Je suis allé en Vendée avec Clemenceau, car il m'a fait souvent l'honneur et le plaisir de me prendre comme compagnon de voyage à travers sa terre natale. J'ai gravi les pentes rocheuses de Moulleuon. J'ai visité sa maison natale. La dernière fois, c'était au cours de cette guerre, en août 1916, je l'ai revu plaisant et attendri devant la petite maison de bourgeois campagne où il est né à la lumière de l'univers. « Voilà, — me dit-il, — dans le salon vert meublé d'acajou, — un endroit où je me suis bien amusé, où j'ai dansé bien des fois. » Il en riait encore dans ses moustaches blanches, et le boulanger propriétaire actuel de la maison, M. Michonneau, grand, jovial, les yeux rouges comme des pommes, les moustaches blanches aussi, riait de même, en face de lui, en lui serrant la main avec une cordialité magnifique.

En une autre région de Vendée, sur les limites du Bocage et de la Plaine, et non loin du Marais, un autre logis fut l'abri de la jeunesse de Clemenceau et de son âge d'homme. A Féole, par Sainte-Hermine, le château de l'Aubraie élève ses murailles massives et ses tours rondes entourées de douves, entre les champs et les fermes, la bergerie et le chenil, le jardin et la basse-cour. En voulez-vous la description par Clemenceau lui-même, au premier chapitre de son roman des *Plus forts*, où Féole est transposé en Puymaufroy-en-Poitou ? La voici, très véridique : « Dans le quadrilatère de ses douves d'eau boueuse, le château blafard parmi les tristes nuées dresse l'expressive façade de ses trois étages à fenêtres croisées, lugubrement noires. Le pont-levis, dont les poutres branlantes sont depuis deux siècles encastrées dans la pierre, s'accroche à la voûte surmontée de créneaux qui fait l'acces de la forteresse. Car il y eut là, longtemps avant l'actuel manoir qui remonte avec sa grande tour au seizième siècle seulement, un primitif donjon de rapine et de guerre. Face au pont-levis, bordant la cour intérieure, la haute muraille des premiers âges élève encore au-dessus d'un amas de débris un triple rang de meurtrières. De la ruine jaillit parmi les ronces, avec un monstrueux serpentement de racines, un ormeau gigantesque qui met aux vieilles pierres un grand panache de gloire où palpite, dans le ciel, la joie des chansons ailées. A droite, en retour d'équerre, des constructions de tous les temps, accommodées pour l'habitation au flanc du château désert. A gauche, une morne bâtisse sur voûtes, percée de petites fenêtres jumelles à plain cintre, achève de relier les tours de défense. Jadis casernes ou prisons, aujourd'hui greniers vides ou pouillards... » C'est l'extérieur. Voici l'intérieur : « Une ancienne salle des gardes, aux poutres enfumées, avec des murs tout nus, de crépiage doré. Les larges dalles de pierre accueillantes aux sabots, aux souliers boueux des campagnards. Une lourde huche, des bahuts égayés de cuivres et de faïences rustiques, une longue table luisante sont les seuls ornements du lieu. Toute la vie de la « salle de pierre » est concentrée dans l'immense foyer, sous la hotte tombante qui invite aux rassemblements du soir autour des landiers de fer amoureux léchés de flammes. »

COMPTABILITÉ Exécution PIGIER
110, Rue de Rivoli à PARIS, Téléph. Gutenberg 44-65

En 1882, date de mon premier voyage en Vendée, le maître de ce logis était Clemenceau le père, Benjamin Clemenceau, né à l'Aubraie, le 28 avril 1810, et qui mourut à l'Aubraie, le 23 juillet 1897. Inoubliable figure ! Bourgeois de la Révolution, docteur en médecine qui aurait pu être, pour un Balzac, un autre médecin de campagne, tout différent de caractère et d'opinion du docteur Benassis, ayant fait ses études à Paris, exercé sa profession à Nantes, républicain arrêté lors du coup d'Etat de 1851, il avait gardé en lui la fermeté des anciens âges, des époques désignées par Gambetta comme les temps héroïques du parti républicain. Il avait connu des chefs de tous genres, Etienne Arago et Blanqui, et c'est surtout avec celui-ci qu'il avait des points de contact politiques et philosophiques. Philanthrope, ont dit de lui les biographes de son fils. Oui, sans doute, si l'on veut dire qu'il gardait en lui l'idéal d'une humanité affranchie et perfectionnée. Mais, au vrai, il était au contraire terriblement misanthrope, un Timon de Vendée, un Alcibiade de village, et les haines vigoureuses ne lui faisaient pas défaut, non plus que les ironies narquoises et vengeresses. Enfermé dans sa bibliothèque ou errant par les routes, les sentiers et les champs, il donnait libre cours, avec ses fils, ou avec quelque interlocuteur près duquel il se sentait en confiance, à ses libres appréciations de l'Histoire passée et des événements du jour. Il aimait aussi à causer et à rire, lorsqu'il ne s'en indignait pas, des mœurs paysannes, qu'il décrivait avec une profondeur d'observation balzacienne et avec une vigueur nette à la Maupassant. Il y avait en lui de l'enthousiasme et de l'indignation, et son mépris des vilenies sociales alternait avec son admiration pour les beautés de la littérature et de l'art. Avec quel lyrisme ce renfermé récitait le *Dix-sept* de Leconte de Lisle dont la conclusion est adressée en invocation à la mort :

Et toi, âme morte, où tout rentre et s'efface,
Accueille les enfants dans ton sein étroit ;
Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Je revois souvent en pensée, avec émotion, le solitaire de Vendée, se promenant à petits pas, en n'importe quelle saison, autour de son Aubraie mélancolique et farouche. Les mains derrière le dos, sous son veston gris, coiffé de son chapeau de paille, chaussé de gros souliers, la face rasée aux yeux perçants sur lesquels miroitaient des lunettes, un demi-sourire errant à ses lèvres soigneusement rasées, plein de verve entre des silences, le cœur ardent et timide, n'osant pas trop, ou ne voulant pas trop se livrer, se défendant tant bien que mal contre son triple-fonds affectueux par une apparence brusque et distante, il fit ainsi sa promenade de la vie jusqu'au jour où la mort, qu'il ne craignait pas, vint le prendre. Il fut enterré comme il l'avait désiré, par les soins pieux de ses enfants, dans le coin d'une ferme qu'il affectionnait, le Colombier. Il repose là sous un tertre que fleurissent librement les fleurs de chaque saison.

Il faut placer l'enseignement et l'exemple de pensée de Benjamin Clemenceau comme une lumière qui éclaire la vie de son fils, auprès de cette autre lumière, la tendresse de la mère, dont toute l'existence fut d'amour pour les siens.

Gustave GEFFROY, (*)

(*) Ces lignes sont extraites d'un livre qui doit paraître incessamment et que les Editions Georges Crès publient en texte français et anglais, et avec des reproductions d'œuvres de Rodin, de Manet, de Raffaelli et d'Eveready.

L'arrivée à Paris du président Wilson

Jeudi soir, 12 décembre, un train partira de Paris, vers 10 heures, emmenant à Brest MM. Pichon et Leygues, ainsi que M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis. Ils iront chercher le président Wilson, qui arrivera en rade de Brest, vendredi, vers 1 h. 30 de l'après-midi.

Le président Wilson partira vers 4 heures pour Paris, où il arrivera samedi, vers 10 heures du matin.

Le cortège suivra l'avenue du Bois-de-Boulogne, les Champs-Élysées, la rue Royale, le boulevard Malesherbes et l'avenue de Messine.

ROME, 9 décembre. — L'arrivée du président Wilson aura lieu le 22 décembre.

Le président des Etats-Unis sera pendant trois jours l'hôte du roi au Quirinal, où des appartements lui ont déjà été préparés.

On affirme dans les milieux autorisés du Vatican que le président Wilson rendra officiellement visite au pape le 23 décembre.

EXCELSIOR

Mardi 10 décembre 1918

VISITE OFFICIELLE AUX PROVINCES RETROUVÉES

LA JOURNÉE DE STRASBOURG

Le plébiscite est fait. Dans un seul cri, l'Alsace, une fois de plus, s'est donnée entièrement à la France.



UN BALCON DE L'HOTEL DE VILLE DE STRASBOURG

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

STRASBOURG, 9 décembre. — Sur le Kaiser Platz, deux hérauts purement germaniques unissent leurs mains pour tenir haut et ferme la hampe d'un drapeau. Les deux hérauts sont toujours là, mais le pavillon impérial a cédé la place aux trois couleurs de France, qui ont battu la mesure de la joie populaire, tandis que défilait quelques-uns des plus fiers de nos régiments et que passaient, cocarde française au bonnet, tous les costumes de l'Alsace.

Hier, nous avons eu une fête intime et symbolique : le président de la République embrassant le maréchal Pétain face à Ney. N'était-ce pas le baiser de la France au poilu, au poilu que nul, mieux que l'homme de Verdun, ne saurait identifier ? Aujourd'hui ce fut, dans toute sa frénésie, la fête populaire, celle de la ville et celle des campagnes. Quel défilé et quel élan ! Toutes les sociétés de Strasbourg et toutes celles de la province ont passé inlassablement sous un flot de mouchoirs agités en l'honneur de la France, pendant près d'une heure, après que la foule innombrable eut crié éperdument son amour à ses libérateurs représentés par le 4^e zouaves, les 49^e, 65^e et 69^e chasseurs à pied, le 132^e d'infanterie, le 4^e tirailleurs, qu'accompagnait la nouba, le 32^e d'artillerie de campagne, le 117^e d'artillerie lourde, et par le 6^e chasseurs d'Afrique et le 5^e spahis mésés, qui commandait le lieutenant-colonel Joseph Burg, un magnifique soldat, fils de l'Alsace. Près de moi, le cousin du colonel vit passer son parent. Il tendit la main, puis il ouvrit la bouche pour appeler, mais son émotion fut si violente que, seul, un sanglot jaillit de sa gorge contractée. L'artillerie d'assaut, triomphale sur le champ des revues comme sur les champs de bataille, fermait la marche.

Un grand temps. Un grand remous parmi les coiffes alsaciennes — immenses nœuds noirs ou de couleur. De belles filles patriotiquement ensorcelées. Elles se précipitent vers la tribune officielle, elles veulent être embrassées par le président et par le Tigre. Elles réclament Foch, elles réclament Pétain, elles réclament Joffre, elles réclament Gouraud, qui, de son unique main, serre sans arrêt les petites mains tendues, toutes gantées de fil blanc. Deux, plus hardies que les autres, une jupe rouge — la catholique — une jupe verte — la protestante — escaladent la tribune et encadrent le président. C'est de là qu'elles vont présider au défilé qui commence, et nous allons voir passer toute l'Alsace, les vieilles bannières des sociétés, les drapeaux brodés des corporations qui s'inclinent devant les étendards de nos régiments, et les costumes, tous les costumes d'Alsace, papillons de soie noire ou colorée, bonnets de dentelle blanche, bonnets noirs et or, pareils à ceux des filles de Quimper, et les grands châles de soie éclatante, et les corselets de velours retissés d'or, et les jupes cloche à cent plis. Les cavaliers paysans, gilets rouges et pantalons blancs, se mêlent aux filles des campagnes, et des vieux passent aussi, la cocarde piquée au bord relevé de leurs grands chapeaux, et les longues basques de leurs redingotes à taille courte leur battant aux jambes.

Tous les chapeaux frémissent au bout des bras levés, toutes les voix acclament la France, son armée et ses chefs, tandis que M. Clemenceau sourit et pleure, et que M. Poincaré ne cesse d'applaudir.

Mais, dans la nuit, qui tombe déjà du ciel, gris et maussade comme un visage ennemi, tout un champ de bleuets puis tout un champ de coquelicots vont mettre de la lumière : ce sont les filles de Krautergersheim, avec des bonnets de Boulonnaises, tendant autour de coiffes d'or un éventail de dentelle bleue, et, derrière elles, les filles de Gerspresheim auréolées de nœuds rouges éclatants. Les voici qui organisent une ronde devant la tribune officielle, et il semble que toutes les fleurs des vallées d'Alsace se prennent à danser avec les filles du pays retrouvé.

On doit les entraîner doucement pour qu'elles abandonnent le terrain aux conscrits, à ceux qui allaient partir et qui vont mieux aimer la France pour des avoir empêchés de porter par force les armes contre elle. Des rubans magnifiques ornent les bords de leurs chapeaux, et toutes les fleurs des champs poussent sur leurs coiffes. Ah ! de quel cœur ils crient leur gratitude à la France !

Les jolis costumes disparaissent à l'angle de l'ex-palais impérial sommé du drapeau de France. Deux petites Strasbourgeoises sont encore là, avec des fichus, des corselets et des tabliers somptueux d'un goût parfait. Comme je les complimente, l'une d'elles me répond : « Tout ça est tout vieux », cependant que l'autre réplique : « Le mien est tout neuf ». Les couturières de Strasbourg ont dû travailler ferme, depuis l'armistice !

Le matin, un magnifique discours, d'un tact, d'une émotion et d'une mesure admirables, avait été jeté dans la foule, du haut du perron de l'Hôtel de Ville, par M. Raymond Poincaré. On ne saurait imaginer l'acclamation qui a retenti sur « le Broglie », tout près de la maison où Rouget de Lisle chanta la *Marseillaise*, le 27 avril 1792, quand le président affirma, d'une voix claire et qui portait si loin qu'on a dû l'entendre de Berlin : « Le plébiscite est fait ». Dans un seul cri, l'Alsace, une fois de plus, s'est donnée à la France.

H. W.

LA RÉCEPTION

Emouvants discours de M. Poincaré.

STRASBOURG, 9 décembre. — Le président de la République est arrivé à Strasbourg à 9 heures. Il a été salué, à la gare, par la municipalité, les ministres, les sénateurs et les députés, les maréchaux et les commandants en chef alliés.

Le maire, M. Ungemach, remet au président les clefs de la ville de Strasbourg, et lui souhaite la bienvenue. Le président le remercie, et commence en ces termes son discours :

Monsieur le maire, Soyez sûr que la France, qui reçoit, de vos mains, les clefs de la ville de Strasbourg, les tiendra en bonne garde et ne les laissera jamais reprendre par personne.

A l'horloge de Schwilgué, ce n'est plus la Mort qui va sonner les heures : c'est la Justice ressuscitée. De la flèche de votre cathédrale, les couleurs françaises avaient été abaissées le 27 septembre 1870, huit jours après l'horlogerie entrée de notre dernier préfet, Edmond Valentin : elles ont été hissées de nouveau pour le 25 novembre 1918. Ceci venge cela, et la dernière date efface la première.

Le président rend hommage à Strasbourg, « la grande ville au cœur fervent et passionné, familiarisée par les siècles avec le Droit et la Liberté ». Il dit sa fière histoire dans le passé, et termine avec émotion :

Ces jours derniers, lorsque j'ai reçu l'émouvante adresse de vos étudiants alsaciens et lorrains, je me suis rappelé ces nuits de tristesse grave et d'espérance muette où ils défendaient lentement, chapeau bas, sans un mot, devant le héros de Mayence et d'Héliopolis, comme pour le prendre à témoin de leurs pensées secrètes et de leurs inébranlables volontés. Cérémonies dont la simplicité grandiose portait elle-même la marque française et remplissait l'enthousiasme d'étonnement, de malaise et d'inquiétude.

Aujourd'hui, ce sont les soldats de la mère patrie, c'est le gouvernement de la République, c'est la représentation nationale qui accomplissent, au grand jour, devant la statue de Kléber, le rite imaginaire, aux heures de servitude, par la vaillante jeunesse d'Alsace et de Lorraine ; et tous, d'un même cœur, nous pouvons crier maintenant : « Vive Strasbourg ! Vive l'Alsace ! Vive la France ! »

Les dernières paroles du président sont couvertes par les applaudissements. M. Poincaré donne l'accolade à M. Ungemach ; puis le président et M. Clemenceau se retrouvent les bras tendus, et fraternellement ils s'embrassent, tandis que l'assistance, au paroxysme de l'émotion, redouble ses acclamations et ses vivats.

SUR LE PASSAGE DU CORTÈGE

Mais ce n'est là que le début, que les premières notes de l'immense clameur qui va s'élever dès que le président, quittant la gare, paraît sur le seuil.

Le cortège se forme. Dans la première voiture prennent place le président de la République, M. Georges Clemenceau, le maire de Strasbourg, le général Dupargé.

Dans la deuxième voiture : M. Antonin Dubost, M. Paul Deschanel, le général Hirschauer, M. Maringer, haut commissaire.

Dans la troisième : le maréchal Foch, le maréchal Joffre, le général Weygand, le général Buat.

Dans la quatrième : le maréchal Pétain, le général Gouraud, le général Mordacq, M. Georges Mandel.

Puis viennent les ministres, les ambassadeurs, les états-majors.

Et la foule se presse, applaudit et acclame.

PLACE KLÉBER

Un arrêt à lieu sur la place Kléber. M. Poincaré descend de sa voiture, et dépose au pied de la statue de Kléber une gerbe faite de roses et de lauriers et qu'orne un ruban tricolore portant cette simple inscription : « Le président de la République à Kléber ».

Des vétérans de 1870 viennent alors, saluer MM. Poincaré et Clemenceau qui, après les avoir félicités, se dirigent vers un groupe imposant. Ce sont des Alsaciens revenus, depuis la signature de l'armistice, d'Allemagne, où ils avaient été envoyés en exil ou en captivité par les autorités allemandes. Nombreux sont ceux qui n'ont pas encore pu revenir parmi leurs concitoyens.

Le président de la République leur adresse quelques paroles bienveillantes, et affirme que rien ne sera négligé par le gouvernement pour hâter le retour des captifs.

A L'HOTEL DE VILLE

Là, du haut du perron, le président de la République parle à l'Alsace tout entière, et son discours est d'une haute et noble inspiration :

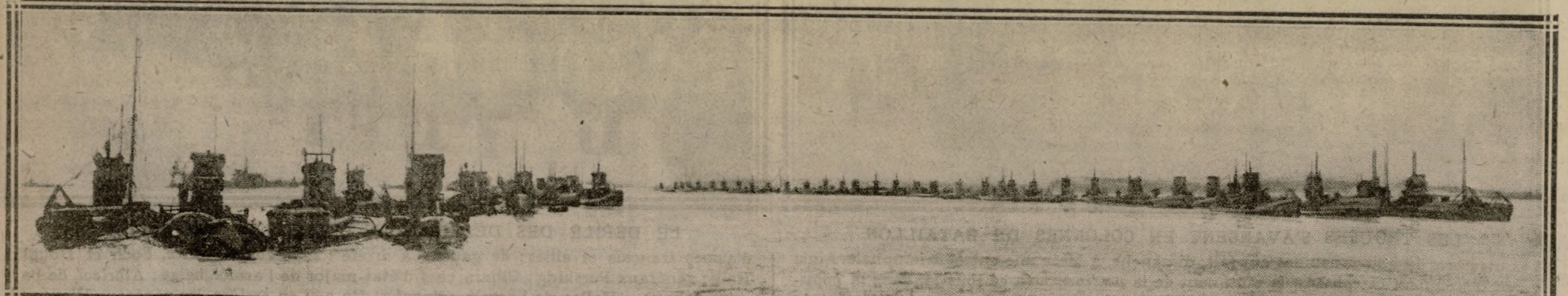
Messieurs, Le plébiscite est fait. L'Alsace s'est faite en pleurant de joie ou cou de sa mère retrouvée. Avant même que l'armistice fût signé, l'amour, si longtemps comprimé, des populations pour la France avait éclaté dans des démonstrations émouvantes. Des prisonniers français avaient été délivrés ; des drapeaux tricolores, sortis de retraits inconnus, avaient subitement égayé la façade de vos maisons ; des comités s'étaient formés, parmi vous, pour recevoir et fêter les soldats victorieux. Le jour où les troupes allemandes ont commencé leur évacuation forcée, vos municipalités, vos élus, vos associations, vos

MERCIER FRÈRES

Toujours les plus élégants mobiliers

100, Fg S^t ANTOINE - PARIS

LA REDDITION DE LA FLOTTE ALLEMANDE : LES SOUS-MARINS INTERNÉS



LA DOUBLE LIGNE DES "U-BOATS" DANS LA RADE D'HARWICH, OU ILS ONT ÉTÉ MIS A L'ANCRE

Ayuntamiento de Madrid

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATINNOS DRAPEAUX VICTORIEUX S'INCLINENT
DEVANT LE TOMBEAU DE CHARLEMAGNE

Les troupes françaises sont entrées solennellement à Aix-la-Chapelle

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

AIX-LA-CHAPPELLE. 9 décembre. — Je viens d'assister à un spectacle unique, grandiose, inoubliable : l'entrée des troupes françaises à Aix-la-Chapelle. Le cérémonial adopté fut de ceux qui tendent les nerfs comme des cordes d'arc et font battre le cœur avec violence, car il avait été décidé que l'on présenterait les drapeaux de France devant ce qui fut le tombeau de Charlemagne.

Ce matin, dix-sept drapeaux ou étendards de nos régiments d'infanterie et de cavalerie étaient placés avec leur escorte d'honneur devant le porche gothique de la cathédrale, dont les portes grandes ouvertes laissaient apercevoir dans la pénombre des arcades byzantines qui entourent la chapelle du grand empereur.

Elles étaient là, alignées de front, nos glorieuses bannières aux trois couleurs. Leur soie trouée, déchiquetée, noircie, rapiécée, apportait dans ses plis le souvenir des exploits de la Marne, de l'Aisne, de l'Oise, de Champagne, et rappelait les combats furieux où les enfants de notre pays trouvèrent la plus belle des morts pour que survive la France. Ils étaient là, aussi, nos poils de Belfort, d'Abbeville, de Senlis, de Meaux, de Bourg-en-Bresse, avec les 23^e, 42^e, 128^e d'infanterie, les 2^e et 4^e cuirassiers, le 4^e d'artillerie, splendides d'allure, de tenue, de crânerie.

A côté d'eux, la division marocaine qui prit part à la bataille des Flandres, sur l'Escaut et sur la Lys, en compagnie de nos troupes, rangea les vingt drapeaux de ses dix unités sur le front des nôtres. Et devant la vieille église qui, depuis douze siècles, a été maintes fois témoin de nos gloires militaires, avaient pris place les généraux Babelon, Lavigne, Desville, Nudant, président de la commission d'armistice ; le général Massenet, commandant le 7^e corps ; dix autres généraux avec leur état-major, et le général commandant les troupes américaines.

Allocution du général Degoutte

« Tout à coup, un commandement se fait entendre. Le général d'armée Degoutte vient d'arriver sur la place du Dôme, et, face aux drapeaux alignés, pénètre sous le porche de la cathédrale, à l'entrée de la basilique. Les honneurs rendus, le général Degoutte prend la parole :

— Soldats, dit-il, en 814, mourut ici le grand empereur Charlemagne, qui guerroya dans l'Europe, et dont le principal ennemi fut le Germain. C'est pour arrêter l'invasion des Barbares que Charlemagne fit d'Aix-la-Chapelle la capitale de son empire. Mille ans après, à la suite des guerres de la Révolution et de l'Empire, Napoléon fit aussi d'Aix-la-Chapelle la capitale d'une province française. Les guerres qui ont ensanglanté l'Europe sont toutes dues à la soif de conquête des Germains et des Allemands.

Je ne rappellerai pas ces invasions, elles sont trop nombreuses, mais souvenez-vous de 1870, qui arracha à la France l'Alsace et la Lorraine, aujourd'hui reconquises.

Enfin, en 1914, Guillaume de Hohenzollern viola la neutralité de la Belgique et c'est par suite de cette infamie que le flot envahisseur put dévaler nos provinces du Nord. Mais les soldats de France, de la France de Charlemagne, arrêtèrent l'en-

emi, et, en juillet dernier, ce fut la magnifique épopée à laquelle vous venez de prendre part. Vous avez rejeté l'ennemi sur le Rhin, et vous, poilus de notre belle France, vous avez été plus grands que les grognards de Napoléon et les preux de Charlemagne, dans cette guerre où des millions d'hommes ont trouvé la mort. Et près d'ici l'empereur d'Allemagne, vaincu et déchu, attend le juste châtiement qu'il mérite.

« Soldats, nos étendards vont s'incliner aujourd'hui devant le tombeau de Charlemagne, devant les mânes du grand ancêtre. »

Alors, d'une voix retentissante, mais où perçait l'émotion, qui étreignait aussi les assistants de cette poignante cérémonie, le général Degoutte commanda : « Au drapeau ! »

Tous les insignes glorieux s'inclinèrent, et, après les honneurs réglementaires battus et sonnés par des tambours et les clairons, la Marseillaise, jouée par la musique militaire, s'éleva, dans ce pays étranger, grandiose, majestueuse, sublime, et ses notes pénétrèrent dans l'édifice religieux, répétées sous les voûtes ogives des chapelles, et emplissant le temple de notre antique guerrier.

Le général Degoutte, quittant la position du « garde à vous » et du salut, s'avance vers le sous-officier qui tenait son fanion personnel de commandant d'armée, et lui prenant des mains la lance surmontée de la flamme tricolore, il inclina jusqu'au sol la longue bannière dont les trois couleurs semblaient recevoir la consécration du grand empereur Charlemagne.

Ce fut très beau, ce fut très simple, ce fut très majestueux, ce fut très français.

Le présent de la France se reliait à son passé par la chaîne ininterrompue de notre vaillance.

Le défilé des troupes

Les troupes françaises et américaines, avec auto-canon et auto-mitrailleuses, défilèrent ensuite, superbement et fièrement, devant le général Degoutte ayant à sa droite le lieutenant-général Michel, commandant les forces d'occupation belges.

La population allemande d'Aix-la-Chapelle était massée sur le parcours de nos régiments. Je vous avais précédemment signalé l'émotion qui ressortait du défilé des troupes belges, trouvant sur leur itinéraire la statue colossale de Guillaume I^{er}. C'est aux dépens du vieux grand-père que l'on avait ri en pensant à la tête que devait faire, là haut, ou en bas, le fondateur de l'unité allemande. Mais aujourd'hui, par ordre de l'autorité militaire, les pompiers de la ville ont reçu des instructions pour recouvrir d'un grand voile la statue équestre de l'empereur, pour bien faire connaître à l'Allemagne que nous ne voulons rien avoir de commun avec une dynastie qui, à nos yeux, est morte, et bien morte.

Cet affront fait à leur orgueil n'a pas empêché les Boches d'assister, eux et leur famille, à la solennité militaire. Les gardes allemands bourraient la foule, mais, avec leur passivité habituelle, les assistants prenaient leur mal en patience et résistaient aux sommations, leur désir de voir les Français défilait comme savent le faire nos troupes aguerries valant bien pour eux la peine d'une attente accompagnée de rappels à l'ordre communiqués par le poing des agents de ville. Il y avait des spectateurs jusque sur les toits, et tout le monde, à

quelques exceptions près, salua respectueusement nos drapeaux. A Paris, nous eussions agi autrement, soit en nous abstenant de figurer dans la rue, soit en protestant. Ici, la mentalité est tellement différente de la nôtre, qu'on finit par se demander si ce peuple, qui voulait asservir le monde, n'est pas prêt à toutes les servitudes.

Il y a cependant quelques protestations, mais on les trouve surtout dans la caste militaire. C'est ainsi que ce matin, lors du passage de nos généraux dans les rues d'Aix-la-Chapelle, un civil refusa de saluer nos officiers. Un commandant lui fit des remontrances à ce sujet et, ayant demandé son nom à ce passant, apprit que ce récalcitrant était chef de bataillon dans l'armée prussienne. Par contre on trouve, ce matin, l'on ne verrait pas chez nous, des groupes d'écoliers acclamant nos soldats sur leur passage. L'Allemagne est déconcertante par son inconsistance, et c'est pourquoi je disais précédemment qu'il y aurait quelque témérité à définir l'âme de ce peuple en se basant sur des apparences trop rapidement étudiées.

Visite à Cologne

Après les émotions de cette matinée, j'ai pensé trouver un dérivatif en allant rendre visite aux habitants de Cologne, les braves troupes allemandes ayant pris possession de cette ville dans la matinée. Car rien n'est plus amusant que la tête des Allemands lorsqu'ils voient arriver chez eux les armées d'occupation. Suivant les villes, l'attitude de ces populations diffère. A Aix-la-Chapelle, la platitude n'a dégalé que celle de la limande ; à Cologne, les habitants veulent avoir l'air de nous ignorer, mais ne savent pas dissimuler leur envie de nous inspecter sur toutes les coutures.

Arrivé en automobile avec mon ami le lieutenant Georges Richet, chargé de la liaison avec notre mission britannique, l'uniforme bleu horizon de ce Français si parisien, aperçu pour la première fois à Cologne au milieu des tenues kaki de nos officiers anglais, excitait fortement la curiosité de la foule, car foule il y a dans cette grande ville de trois cent mille habitants, qui semble inconsciente de sa défaite et de la ruine qu'elle entraîne, où tout le monde se promène dans les rues, où les cafés regorgent de consommateurs écoutant des orchestres variés, et où des centaines de badauds se rassemblent à l'entrée du pont Hohenzollern pour voir les soldats anglais garder cette issue de la traversée du Rhin.

Le libre Rhin allemand, que chanta autrefois leur poète Becker, est maintenant asservi. Du sud au nord, Français, Américains, Anglais, Belges en gouvernent le flot, et, vidant ce soir, à la santé des Alliés, une coupe de vin du cru, j'ai fredonné les couplets vengeurs d'Alfred de Musset :

Nous l'avons eu votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vous jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire,
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

Les glorieux souvenirs nous reviennent en foule. On pense au grand Condé, au maréchal de Turenne et à deux autres maréchaux représentant deux grands peuples, Foch et Douglas Haig.

H. MONTÉGUT.

Remise de sous-marins
allemands à la France

L'avis français L'Yser, venant d'Harwich, est attendu aujourd'hui à Cherbourg, avec cinq chalutiers, ayant chacun un sous-marin allemand à la remorque.

Dans ce premier groupe de navires ennemis remis à la France, figure un des grands croiseurs sous-marins, du type le plus récent.

Le 6 décembre, est arrivé à Constantinople, avec deux torpilleurs, le croiseur japonais *Nishin*, portant pavillon du contre-amiral Sato.

B L O C - N O T E S

Le Directoire Ebert redoute
la réaction et l'émeute

Les nouvelles contrôlées par le gouvernement Ebert-Haase sont laconiques au sujet de la situation politique de Berlin.

Il ressort toutefois des dernières informations que la journée de dimanche, que l'on croyait devoir être critique, n'a pas été, à beaucoup près, aussi agitée qu'on l'appréhendait. Les partis se sont comptés sans en venir aux mains.

En effet, il a été révélé au Comité exécutif socialiste que plusieurs régiments, parmi lesquels certains appartiennent à la garde de l'ex-empereur, étaient massés entre Berlin et Potsdam, sous la conduite de leurs officiers. Ces régiments avaient manifesté l'intention de réprimer toute révolte. Le gouvernement, gêné par ces révolutions, a promis une enquête.

Il paraît très embarrassé entre la réaction et la révolution. Car le groupe Spartacus est toujours agissant.

Lui aussi organise des réunions et des cortèges. Il semble bien être maître de plusieurs quartiers de Berlin où Liebknecht aurait été proclamé président de la République. Dimanche, devant le palais de la Chancellerie, les extrémistes ont réclamé la démission du directeur Barth.

La résidence de M. Wilson

L'hôtel de la princesse Murat, aménagé pour la réception du président Wilson, vient d'être mis en état par les ouvriers qui en avaient pris possession. Les objets d'art et les richesses que l'on avait enlevés lors du bombardement de Paris ont été remis dans leur cadre, qui est l'un des plus fastueux de la capitale.

L'hôte du prince et de la princesse Murat aura, dans des appartements dignes de lui, des souvenirs historiques, dont quelques-uns retiendront particulièrement son attention.

Ce bel hôtel appartenait autrefois à Mme Furtado-Heine, qui a laissé son nom à l'hôpital qu'elle a fondé.

Une de ses nièces épousa le duc d'Elchingen, dont elle eut plusieurs enfants. L'une des filles devint, par son mariage, S. A. la princesse Murat. Après la mort du duc d'Elchingen, Mme Furtado-Heine adopta sa nièce, qui s'allia au duc de Rivoli.

L'hôtel de la rue de Monceau est entouré d'un espace libre d'une telle étendue qu'il contenait autrefois une véritable ferme, modèle, bien entendu, et qui rappelait, par son élégance, la laiterie de Marie-Antoinette.

Le pape et le kaiser

L'anecdote est ancienne, mais les événements nous la ramènent à l'actualité. L'année dernière, l'empereur d'Allemagne, Guillaume II, vint à Rome. Quoique protestant, il sollicita et obtint une audience du pape Léon XIII.

Le gilet du président

Le public américain suit avec un intérêt passionné les progrès du voyage du président Wilson. Par la télégraphie sans fil, les États-Unis sont renseignés sur ses moindres faits et gestes. Ainsi, le pays n'a point appris sans déception qu'un certain gilet de qualité miraculeuse, offert à M. Wilson par des dames très patriotes, n'a pas empêché l'illustre voyageur de prendre froid. Et les commentaires d'aller leur train... et Washington de s'émouvoir. Si le président souffre de laryngite, les discours qu'il doit prononcer à Paris n'en pâtiront-ils pas autant que le président ?

LE PONT DES ARTS

A Rothe (Ardennes), les Allemands ont détruit la maison natale d'Arthur Rimbaud. A Charleville, ils ont volé le buste de l'auteur du *Bateau ivre*.

Du 9 au 31 décembre, à la Galerie Marseille, 16, rue de Seine, exposition des dessins d'André Dunoyer de Segonzac, Luc-Albert Moreau, Jean Galtier-Boissière.

Paraitra prochainement *Le Dégât de Transfiguration*, le dernier livre écrit par l'illustre docteur Grasset. Le chapitre final est demeuré inachevé. C'est M. Pierre Grasset, le fils du regretté professeur, qui a écrit finalement la préface.

LE VEILLEUR.

LES CONTES D'EXCELSIOR
UNE PASSION INTELLECTUELLE
PAR
MIGUEL ZAMACOÏS

Par un assez joli roman, la *Vierge aux yeux écosais*, par des nouvelles originales parues dans le *Boulevardier Quotidien*, par un recueil de vers tendres, la *Lyre polyacorde*, Jean Givry s'était acquis, à trente-deux ans, une notoriété qui commençait à déformer sa modestie et à agacer ses confrères.

Né dans un milieu de petits commerçants, et n'ayant guère fréquenté jusqu'à présent que chez des intellectuels bohèmes, il rêvait de pénétrer dans les grands salons bourgeois et aristocratiques, où déjà l'on disait : « Ce Givry, d'où sort-il ?... Quel âge a-t-il ?... Comment est-il ? »

Or, un jour, notre écrivain trouva dans son courrier la lettre que voici :

« Monsieur, j'ai lu toutes vos œuvres, et j'ai suivi de loin votre ascension vers les cimes où vous appelez un génie fait d'originalité exquise, de subtilité délicate, de suprasensibilité. L'admiration passionnée qui vous écrit est une femme du meilleur monde, encore jeune, jolie, riche, veuve, éperdue de littérature et assoiffée d'idéalisme !... J'ai toujours rêvé d'être la Muse, l'Egérie, la grande associée intellectuelle d'un écrivain en marche vers la gloire ! Oh ! quelle radieuse existence nous pourrions accomplir grâce à une intime communion cérébrale de toutes les heures, de toutes les minutes ! »

« Hélas ! je ne vous connais même pas de vue, ayant en vain demandé votre portrait aux marchands de photographies !... Si l'éventualité d'une union absolue de deux âmes et de deux esprits, si le projet d'une fusion totale de deux pures ardeurs esthétiques et de deux pensées dégagées de toutes contingences bestiales, vous agréent, voulez-vous que je vous connaisse ?... Si oui, voici ce que je vous propose : mardi, à quatre heures, vous vous promènerez rue de la Paix, trottoir de droite en partant de l'Opéra, la boutonnière ornée d'un menu brin de mimosa. J'irai à la même heure, je vous verrai et... le reste me regarde ! »

Jean Givry, cette lecture terminée, se regarda dans la glace. La nature l'avait fait petit, comme le Hassan de Musset, mais il ne paraissait pas que ce fût pour le faire, lui, avec soin. Un nez un peu fort, une bouche d'un dessin tourmenté, et des yeux à fleur de tête réalisaient en collaboration une physiognomie du type dit « ingrat ».

« Qu'importe ! dit-il... Qui a lu mes ouvrages saura apercevoir dans mon regard la flamme intérieure... Le regard dans le visage insignifiant d'un homme de génie c'est le phare sur la côte désolée d'un pays merveilleux !... »

Le fameux mardi arrivé, il arbora sa tenue la plus avantageuse, mit ses chaussures aux talons les plus hauts, et, le revers de la jaquette garni du petit signe de ralliement fleuri, se rendit à cinq heures moins le quart au rendez-vous romantique qui allait lui ouvrir d'un seul coup toutes les portes de cette société dont il serait bientôt l'idole.

Arrivé sur le trottoir de droite de la rue de la Paix, il se mit à marcher doucement, affectant un air absorbé de poète en gestation d'œuvre géniale. C'était l'attitude qui devait évidemment achever de subjuguer sa conquête.

A cinq heures vingt, aucune femme, parmi toutes celles qu'il avait croisées, ne s'était encore précipitée en criant : « Maître, me voici !... Mais qui ignore qu'une femme est toujours en retard ? »

Jean Givry continua de déambuler... A cinq heures quarante, rien encore. C'était incompréhensible... La crainte vint au romancier poète d'avoir exagéré la modestie de son mimosa, et, ayant aperçu, rue des Capucines, une marchande de fleurs, il se hâta d'acquiescer une branche fournie, celle-là d'une visibilité non douteuse.

A six heures moins cinq, aucune promeneuse ne l'avait abordé... Que signifiait ?... S'il s'était trompé de trottoir ?... Mais non, c'était bien celui de droite... Pourtant, les femmes sont si distraites... Pour plus de sûreté, il traversa la rue, et parcourut dans toute sa longueur le trottoir de gauche.

Toutes les horloges et les montres des étalages marquèrent six heures et quart sans que surgît de la foule agitée et papotante la moindre Muse, la moindre Egérie.

Jean Givry retraversa, et refit dix fois le trottoir de droite, bombant la poitrine pour bien mettre en évidence le mimosa indicateur de sa haute personnalité cérébrale. Ce fut en vain. Aussi, à sept heures, l'écrivain, ayant arraché nerveusement la grosse grappe jonquille, tout à fait ridicule à présent, rentra vivement chez lui, avec l'espoir de trouver le petit bleu chargé d'excuses affolées.

Ni ce jour-là, ni le lendemain, ni jamais, il ne vint de petit bleu, et Jean Givry avait depuis longtemps renoncé à percer le mystère de cette défection extraordinaire, quand un soir, à trois ans de là, dans un salon de ce monde dont il était maintenant un des ornements, le hasard lui apporta brusquement l'explication de l'énigme.

Au milieu d'un groupe, une jolie femme, baletant d'enthousiasme, parlait littérature. Les expressions « subtile délicatesse », « suprême sensibilité », « ascension vers les cimes » revenaient fréquemment dans ses discours. Aussi, lorsqu'elle se fut, par surcroît, déclarée « assoiffée d'idéalisme », l'écrivain ne douta-t-il plus qu'il ne fût en présence de sa correspondante de jadis.

Il se renseigna. Tout concordait. La jolie femme, encore jeune, riche, entichée d'art, de littérature, de bel esprit, s'était, étant veuve, remariée il y avait deux ans et demi à peu près : elle avait épousé un grand gars magnifique — d'ailleurs idiot.

Miguel ZAMACOÏS.

(Traduction et reproduction interdites.)

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE
LA PLUS COMPLÈTE ET LA PLUS EXACTE
avec TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX
parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR depuis août 1914. — Quelques-unes peuvent encore être livrées. — Demander conditions spéciales à nos bureaux.

FERNET-BRANCA
SPECIALITÉ DE
FRATELLI-BRANCA-MILAN
Aperitif, digestif
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE
se prend avec du vin, du café,
sirop, sirop, etc.
Agence à Paris : 31, r. ÉTIENNE-MARCEL

LE MONDE

CORPS DIPLOMATIQUE

— On mande d'Athènes :
— M. Venizelos est parti pour Paris.
— Il est accompagné par M. Politis, ministre des Affaires étrangères.
— Avant son départ, M. Venizelos a eu un entretien avec S. M. le roi Alexandre.

INFORMATIONS

— Mme C. Rougier, infirmière dans une ambulance du front, déjà titulaire de la médaille d'honneur en argent des Epidémies, vient d'être décorée de la croix de guerre.

CERCLES

— Au scrutin de ballottage du Cercle des Vendeurs viennent d'être admis, à titre de membres permanents : M. E. de Chantreaux et le comte Jean de Férol, tous deux présentés par le comte de Lafons des Essarts et M. Paul de Saint-Léger ; le capitaine R. Fourmond, qui avait pour parrains le comte de Lafons des Essarts et le comte Clary.

NAISSANCES

— Mrs Cyril Asquith a donné le jour à un fils, à Londres.

FIANÇAILES

— On annonce les fiançailles de Mlle Zoé Delahayn avec M. Jean de Trincard La Tour.

DEUILS

— On annonce la mort du lieutenant Henry Adam, du 317^e d'infanterie, croix de guerre, avocat, docteur en droit, détaché au ministère des Affaires étrangères, qui vient de succomber, à l'âge de vingt-neuf ans, en son domicile, 66, rue de Monceau. Il était le fils de M. Georges Adam et de Mme, née Godefroy, le frère et beau-frère de Mme Dominique Salanson, du lieutenant François Marbeau, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, et de Mme François Marbeau. Ses obsèques auront lieu à Saint-Augustin, demain mercredi, 11 décembre, à 10 h. 1/2. On est prié de considérer le présent avis comme lettre de faire part. Ni fleurs, ni couronnes.

Nous apprenons la mort :

De la marquise de Bérulle, née de Chabrol, qui a succombé subitement, hier, en son appartement de la rue de Marignan. Elle était la mère et la belle-mère du comte de Bérulle et de la comtesse, née Busson-Billaud ;
De Mme Le Pétan de Maniette, mère de M. Rang des Adrets, préfet des Deux-Sèvres.

BIENFAISANCE

— Deux très beaux concerts seront donnés, salle Gaveau, les jeudis 19 et 26 décembre, à 3 heures, au profit du Secours franco-américain pour la France dévastée, section des Ardennes. Le concours de M. Koubitsky, de Mlle B. Seida et du quatuor Poulet est assuré pour ces belles manifestations musicales, qui comprendront, pour le premier concert, de la mu-

sique classique, et, pour le deuxième, de la musique moderne.

On prend des billets chez la comtesse de Chabrilan, 8, rue Christophe-Colomb à la salle Gaveau, 45, rue de La Botte ; chez Durand, éditeur, 4, place de la Madeleine.

— Le siège social de l'Aisne dévastée est situé 129, boulevard Malesherbes, et reçoit avec reconnaissance les dons en nature et en argent.

— Dimanche dernier, la Renaissance française de l'Alsace-Lorraine a donné, au profit de l'œuvre, à Sévres, une matinée musicale, artistique et littéraire, organisée par la présidente déléguée, Mme Giot.

Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc. à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

En 48 heures nos braves Poilus démobilisés obtiendront à des Prix spéciaux les Vêtements exécutés sur mesure par Paris-Tailleur, 3, Rue du Louvre.

DENTS à palais libre, sans plaque, Bridge Work et Couronnes posées sans douleur. M. MAURICE DROSSIER, Inventeur du Sonnet, Système inimitable. Brochure gratis et 72, Boul. Hausmann, 72 (face à l'Imprimerie).

La Bretelle "Gallia"
A DOS AUTO-AJUSTEUR
est en vente dans toutes les bonnes maisons
VENTE EN GROS, 48, RUE DE BONDY

Le sort des Français restés en Russie
Le ministre de Danemark à Petrograd, secondé par le consul danois à Moscou, a fait preuve d'un dévouement inlassable dans la défense des intérêts français, et continue à diriger sur la France nos compatriotes libérés grâce à ses démarches.
Déjà un millier de nos compatriotes ont pu quitter la Russie.

Le gouvernement français appuie dans toute la mesure de ses moyens l'action de M. de Seavenyus ; il a fait savoir par radio que les principaux chefs du parti bolchevik seraient tenus personnellement responsables de la sécurité des Français ainsi menacés, et que des représailles seraient exercées, le cas échéant.
Il se préoccupe, en outre, d'organiser un échange entre un convoi de soldats et de civils russes à rapatrier, d'une part, et d'autre part, des Français demeurés en Russie.

LES THÉÂTRES

AU THÉÂTRE SARAH-BERNHARDT

Reprise de l'« Aiglon »

— Non ! nous ne croyons pas à la maison déserte ! Les grandes voix toujours chantant dans l'au-delà ! Le grand poète mort n'est point mort : il est là...

Ces nobles vers de M. Auguste Villerois, récités au début de la représentation, ont marqué d'abord le caractère pathétique. C'était une commémoration, la plus belle que la pitié de Mme Sarah Bernhardt pût offrir à son ami, à notre ami disparu. Elle a été digne de lui. Nous avons écouté religieusement l'œuvre toute pénétrée de mélancolie, qu'enveloppait hier un deuil nouveau. Nous l'avons acclamée de tout notre cœur.

Ce n'est pas l'heure de la critique, même pour les interprètes. Nous déroberions-nous cependant au devoir de louer Mme Simone, qui nous a séduits par sa fragilité, étonnée par sa force, qui ne pouvait plus nous étonner par sa merveilleuse intelligence ? Elle n'a cherché ni évité aucune imitation de sa glorieuse devancière : elle ne s'est soucie que d'être elle-même, après une autre. Si elle avait eu dessein de rappeler Mme Sarah Bernhardt, sa nature et sa sincérité l'eussent trahie. Comme elle, M. Signoret n'a voulu rappeler ni Guityri ni Coquelin. Il a été un Flambeau sans doute moins épique, mais d'une familiarité et d'une bonhomie. Il a fait le trait d'union du grognard et du poilu.

Abel HERMANT.

Odeon. — Demain soir, pour l'anniversaire d'Alfred de Musset : *On ne badine pas avec l'amour* ; *Sérénade à Musset*, poème de M. Charles Clerc.

Trianon-Lyrique. — Demain, à 2 heures, générale de *Cadet-Rousselle*, opéra-comique de Paul Saint et Marc Py, musique de Félix Fourdrain.

Autour de « Lysistrata ». — On annonce que la pièce de M. Maurice Donnay *Lysistrata* passera à Marigny dans les premiers jours de février. On sait que la Renaissance monte également une *Lysistrata* de MM. Jacques Richepin et Yves Mirande.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des Annales, 51, rue Saint-Georges. — Demain mercredi, à 4 heures, « L'Anne amérain » ; Benjamin Franklin », conférence par M. Jean Richepin.

AU VAUDEVILLE

Voici la 50^e de
LA REVUE DE PARIS
de Sacha Guitry et A. Willemetz
Musique de Claude TERRASSE

AUX FOLIES-BERGÈRE

SHIRLEY KELLOGG
DANS LA REVUE
ZIG-ZAG!
d'Albert de Courville
TOUS LES SOIRS, à 8 h. 30
Samedi & Dimanche Ma'née

TOUS LES JOURS
MATINÉE ET SOIRÉE
OLYMPIA
Attractions
20 N°

LA JOURNÉE :

Opéra, 7 h. 30, *Hamlet*.
Comédie-Française, 8 h. 30, *la Parisienne*, les *Uns et les autres*.
Opéra-Comique, 7 h. 45, *Sapho*.
Odeon, 7 h. 45, *l'Arlequin*.
Vaudeville, 8 h. 30, *la Revue de Paris* (Sacha Guitry).
Variétés, 8 h. 15, *la Dame de Monte-Carlo*, *la Revue de Paris*.
Gaité-Lyrique, 8 h. 15, *les Mousquetaires au couvent*.
Trianon-Lyrique, 8 h. 15, *Véronique* (Lucy Vauthrin).
Palais-Royal, 8 h. 30, *le Filon*.
Châtelet, 8 h. 30, *la Course au bonheur*.
Rejane, 8 h. 30, *Notre Image* (Rejane, 8 dern.).
Renaissance, 8 h. 15, *Chiquette et son...*
Athénée, 8 h. 30, *le Couche de la mariée* (Rozenberg).
T. S. Antenne, 8 h. 30, *le Traité d'Amiens*.
Apollo, 8 h. 30, *la Reine Joyeuse* (Marg. Girard, Brasseur).
Soyez sages, 8 h. 15, *l'Homme qui tue la douleur*.
Nouvel-Ambigu, 8 h. 30, *la Femme et le Pantin*.
Porte-St-Martin, 8 h. 30, *Sanctus* (L. Guitry).
L'Abbaye, 8 h. 30, *le Monstre* (L. Guitry).
Gymnase, 8 h. 30, *la Vérité* (toute nue).
Capucines (Guit. 56-40), 8 h. 30, *Pif-Paf, revue*.
Eclair, 8 h. 15, *la Revue de Paris*.
Scala, 8 h. 15, *le Voleur* (toute nue).
Gd-Guignol, 8 h. 15, *la Gare routière*.
Th. Michel, 8 h. 30, *Velette, Saison d'amour*.
Cadet-Rousselle, 8 h. 30, *EL...* (V. V. revue).
L'Abri, 8 h. 15, *au Béguin des Dames*.
Th. des Arts, 8 h. 30, *le Monstre* (L. Guitry).
Cluny, 8 h. 30, *le Contrôleur des wagons-lits*.
Déjazet, 8 h. 30, *le Tampion du Capiton*.
Moncey, 8 h. 30, *la Gilette de Narbonne* (Ros. Lambrecht).

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère (Guit. 56-50), 8 h. 30, *la revue Zig-Zag*.
Olympia (Guit. 44-68), 8 h. 30, *la revue*.
Casino de Paris, 8 h. 30, *la revue*.
Ple qui chante, 8 h. 30, *la revue*.
Pérorch, 8 h. 30, *la revue*.

CINÉMAS

Gaumont, 8 h. 15, *Œil pour œil* avec Sessue Hayakawa.
Electric, 8 h. 15, *Œil pour œil*.
Pantheon de la Guerre, 8 h. 15, *Œil pour œil*.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 10 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Communiqués

Nous avons reçu de M. G. H... la somme de 5 francs, que nous avons remise à l'Œuvre du soldat blessé ou malade, hôtel Crillon, place de la Concorde.

Bourse de Paris, 9 décembre 1918

| VALEURS | Cours précédent | Cours du jour | VALEURS | Cours précédent | Cours du jour |
|--------------------|-----------------|---------------|---------|-----------------|---------------|
| 5 0/0 (libéré) | 88 | 88 | 100 0/0 | 378 | 378 |
| 4 0/0 (libéré) | 70 85 | 70 90 | 100 0/0 | 405 | 415 |
| 3 0/0 (libéré) | 72 10 | 72 10 | 100 0/0 | 413 | 410 |
| 3 1/2 0/0 (libéré) | 62 90 | 62 90 | 100 0/0 | 353 75 | 352 50 |
| 100 0/0 | 322 50 | 322 50 | 100 0/0 | 328 75 | 330 |
| Arqueb. libéré | 344 | 348 | 100 0/0 | 1801 | 1801 |
| 100 0/0 | 352 50 | 352 50 | 100 0/0 | 1070 | 1070 |
| 100 0/0 | 380 | 376 50 | 100 0/0 | 908 | 910 |
| 100 0/0 | 331 | 330 | 100 0/0 | 701 | 700 |
| 100 0/0 | 305 50 | 305 50 | 100 0/0 | 440 | 439 |
| 100 0/0 | 295 | 296 | 100 0/0 | 389 | 389 |
| 100 0/0 | 243 75 | 242 | 100 0/0 | 1792 | 1800 |
| 100 0/0 | 505 | 505 | 100 0/0 | 535 | 535 |
| 100 0/0 | 49 75 | 49 5 | 100 0/0 | 285 | 287 |
| 100 0/0 | 47 30 | 47 30 | 100 0/0 | 1070 | 1070 |
| 100 0/0 | 40 50 | 41 | 100 0/0 | 490 | 485 |
| 100 0/0 | 94 30 | 93 | 100 0/0 | 435 | 430 |
| 100 0/0 | 70 | 70 70 | 100 0/0 | 107 | 107 |
| 100 0/0 | 71 50 | 71 50 | 100 0/0 | 437 | 439 |
| 100 0/0 | 400 | 401 | 100 0/0 | 12 50 | 11 |
| 100 0/0 | 469 | 474 | 100 0/0 | 97 50 | 97 |
| 100 0/0 | 79 50 | 79 70 | 100 0/0 | 25 85 | 26 |
| 100 0/0 | 5255 | 5255 | 100 0/0 | 107 | 107 |
| 100 0/0 | 838 | 838 | 100 0/0 | 230 1/2 | 234 1/2 |
| 100 0/0 | 1320 | 1320 | 100 0/0 | 84 | 86 |
| 100 0/0 | 444 | 442 25 | 100 0/0 | 542 1/2 | 5 7 1/2 |
| 100 0/0 | 312 2 | 312 50 | 100 0/0 | 110 1/2 | 112 |
| 100 0/0 | 333 | 332 | 100 0/0 | 155 1/2 | 159 |
| 100 0/0 | 19 | 21 | 100 0/0 | 10 | 10 |
| 100 0/0 | 480 | 482 | 100 0/0 | 10 | 10 |
| 100 0/0 | 330 50 | 335 | 100 0/0 | 10 | 10 |
| 100 0/0 | 354 75 | 358 | 100 0/0 | 10 | 10 |

MARCHÉ EN BANQUE

ACTIONS
100 0/0, 435, 430
100 0/0, 107, 107
100 0/0, 437, 439
100 0/0, 12 50, 11
100 0/0, 97 50, 97

COURS DES CHANGES

100 0/0, 25 85, 26
100 0/0, 107, 107
100 0/0, 230 1/2, 234 1/2
100 0/0, 84, 86
100 0/0, 542 1/2, 5 7 1/2
100 0/0, 110 1/2, 112
100 0/0, 155 1/2, 159
100 0/0, 10, 10

MÉTALX A LONDRES.

La tonne de 1.016 kilos
Cultre Chili, disponible, 129 1/2 ; livrable 3 mois, 129 1/2 ; Electrolytique, 137 ; Etain, comptant, 275 1/2 ; livrable 3 mois, 270 1/2 ; Plomb anglais, 30 1/2 ; Zinc, comptant, 52.



Les qualités hygiéniques de la Poudre de Riz Malacéine, son extrême finesse, son adhérence, en font un produit sain et agréable.

EN VENTE PARTOUT

PETITES ANNONCES

Réception des ordres au guichet et par correspondance, 41, Bd des Italiens (2^e). Entrée partielle. Téléphone 12-45. Adresse télégr. : Engmin-Paris.

La ligne se compose de 30 lettres ou signes.

SANTÉ

2 fr. 50 la ligne.
Santé rapide (énergie, succès, mémoire, bonheur).
Escr. av. détails ou venir lundi, mardi, vend., 2 à 4 h.
Rép. et renseign. grat. Bardez, 5, r. Annunciation (10^e)

FLEURS ET PLANTES

1 fr. 60 la ligne.
Fleurs de Nice, franco paquets extra à 6, 8, 10 fr.
et plus. — Caillaud, rue Meyerbeer, 16, Nios.

COTE D'AZUR

Fleurs coupées, palmiers (8 années).
C. M. et M^{me} Ed. Lecocq, prop. Juan-les-Pins (Alp.-M.).

ALIMENTATION

2 fr. la ligne.
Hulle Gourmets, 73 fr. le bidon 10 lit. Savon 40 %.
34 francs les 10 kilos franco contre mandat.
Freissinier-Dominguez, Salon (Bouch.-du-Rhône).

CONSERVES ET PRODUITS ALIMENTAIRES EN GROS.

— Prix-courant sur demande.
— MARC, 15, rue du Louvre, Paris.

Les produits des fermes. Un poulet de grain de 2 à 3 livres prêt à rôtir ; une 1/2 livre de beurre fin ; un morceau de porc salé ; un pot de délicieuses rillettes du Mans ; un fromage du pays ; une crème pour entremets ; des fruits de saison. Livraison rapide. Coût 16 fr. 50. Taupin, chât. de l'abbaye Vibre (Sarthe). — Beurre et volailles en gros.

ŒUFS en poudre. A. Imbert, 8, av. Bugeaud, Paris.

SAVON extra, 70 % sav. Le colis de 10 kgr., 46 fr. Dujardin, 8, rue du Sentier.

Colis de 3, 5, 10 kilos : dattes, oranges, mandarines, citrons, figues, raisin sec, amandes, pois cassés, fèves, lentilles, etc., etc. — Arg. av. Association Pro... ducateurs (54 memb.), Tunis.

CHAMPAGNE disponible dans Paris, différentes marques. — Jacobs, 13, avenue de Suffren.

OCCASIONS

2 fr. la ligne.
MUSIQUE. Partitions et instruments, même brisés, payés cher ou éch. c. neufs (de 7 h. 1/2 à 20 h. dimanche 10 h. à 12. Magasin 37, r. des Mathurins. Tous articles neufs et occasion garantis p. étrennes.

CARTES POSTALES, Papeterie, Coutellerie, Parfumerie, MONTRES, Rasoirs, Maroquinerie, ARTICLES DE PARIS, Articles p. funéraires, Piles, Lampes, Angoules, STYLOS. — EXPORTATION EN TOUS PAYS. Prix modérés. Tarif gratis. — BENAZET, fabricant, 16, rue Chanoinesse, Paris (4^e arrondissement).

Achat très cher argenterie ancienne et moderne. Bijoux. — Oxyda, 334, rue Saint-Honore, Paris.

Achat or, argent, platine, bijoux, pier. fines, dent. Auteurs, prix fort. Rougemont, 206, Bd Pereire, Paris.

Occasion : 150 bons meubles différents colonnes françaises, 6 francs. Profitez avant la hausse. Brullé, 2, rue Mirande, Dijon.

Location de livres partout. Circulaire gratis. — Bibliothèque Moderne, Chamalière (P.-de-D.).

LIBRES. Achats tous genres Romans, Beaux-Arts, Dict. Larousse, Encyclop., Edit. luxe, Partitions. Bouquet et C^{ie}, 6, passage Verdeau, Paris.

Soldes chapeaux model. grés mais. val. 60 à 95 fr. A. Anjoud, 19, 29, 39, 49 fr. Yvette, 18, rue Vignon.

Gagnez vite chez vous ! l'envoie 60 moyens produits et c. b. échant. c. 1 fr. 100 façons d'augment. s. rev. c. 1 fr. 75. Mme J. Bosc, 50, r. Concord, Toulouse.

A. v. : pd c. fort. Ouliv. N° 6 p. 6at, burx, cas, etc. ; p. culs. fonte, batt. cuir. p. n. 2, cité Trevisse, 1^{er} q.

ROBES en SOLDE. — Achat de garde-rob. Maison de modèles, 5, rue de Laborde, Paris.

BUREAU AMÉRICAIN

Stock considérable. Meubles provenant de nos garde-meubles et location A SOLDER AVANT LE 15.

Ch. à couch. Louis XV, Directoire, Salons d'Aubusson ou soieries. Belle salle à manger anglaise de Maple. MILLIERS de MOBILIERS de tous styles, des plus simples aux plus luxueux.

LOCATION DE MEUBLES GARDE-MEUBLES JANIAUD J^{ne} 1, rue Rochefort, PARIS

NOEL BISCUITERIE ET CONFISERIE

Savons. — Cirages, etc., etc. — Ecire : CAFÉ DES ALLIES, 48, Rue de Maître, 48, Paris (XVIII^e).

ROBES en SOLDE.

Achat de garde-rob. Maison de modèles, 5, rue de Laborde, Paris.

BUREAU AMÉRICAIN

Stock considérable. Meubles provenant de nos garde-meubles et location A SOLDER AVANT LE 15.

Ch. à couch. Louis XV, Directoire, Salons d'Aubusson ou soieries. Belle salle à manger anglaise de Maple. MILLIERS de MOBILIERS de tous styles, des plus simples aux plus luxueux.

LOCATION DE MEUBLES GARDE-MEUBLES JANIAUD J^{ne} 1, rue Rochefort, PARIS

TOURS A DÉCOLLETER

Tours à reprendre. Tours revolver. Tours à percer. Tours à fraiser, etc.

INSTALLATIONS POUR L'APRÈS-GUERRE

ÉTUDE et CONSTRUCTION de Tours, Machines et Dispositifs spéciaux pour Travaux en grandes séries.

DÉCOLLETAGE des MÉTAUX

Travaux de Fagonnage et de Reprise sur Pièces Décolletées et Etampées.

Germain PATUREL, Constructeur. MONTREUIL (Seine), 76, 361.

EN FIN DE SAISON :

Poèles anglaises chauffant m. c. : 80 150 250 375 500 650

fr. 64 75 109 156 230 335

Chauffe-bains au bois : 295 fr.

Fourneaux de cuisine et Chaudières. Etablissements GIRARDOT-VINCENT, 19, rue Miromesnil, Paris.

ÉTRENNES PATRIOTIQUES 1919. LA VICTOIRE

des COLOMBES. 25 timbres-vignettes et 6 cartes postales au gou. 50 centimes, émissions 1914-1918. Envoi franco contre mandat 3 fr. 50. M. Hermant, Propriétaire patriotique (4^e année), Gentilly (Seine).

CIRAGE crème citre (tr. qual. Env. imm. Btes fr. N° 2). Ech. 1 douz. c. remb. 7 fr. 6 douz. 37 fr. 1 grosse 72 fr. TASSIN, 25, r. Cardinal-Lemoine, Paris.

ÉQUIPEMENTS CUIR HAVANE POUR OFFICIERS. C. Celiours avec bretelle (genre anglais), sacoches, Lésars, Etuis revolver, Mousquetons, etc. LÉON LEBRUN, 176, rue de Charonne, Paris (dépôt Rouq. 21-58). Tarif sur demande. Livraison rapide.

DRAPEAUX AMÉRICAINS cot. gd 80x115, 15 fr. 60x80, 8 fr. ; français, italiens, 5 fr. Rabais pris sur 25. Stock 200000 cartes post. 10 coloris, 10 fr. le